

Cycle de Céphréon

Tome I : Gardiens des Hautes Terres

Dim ANOV

Solèn

« C'est ainsi et tu le sais aussi bien que moi ! »

La voix de mon père me tira brusquement du sommeil.

« Mais c'est notre seul fils ! »

Celle de ma mère. De ma mère ? Je me dressai aussitôt sur mon séant.

Ma chambre était située juste au-dessus de la cuisine aussi pouvais-je entendre distinctement leur dispute. Je me demandais ce qui pouvait bien mettre ma mère dans un état pareil, elle, d'humeur toujours si égale et mesurée. Je décidai de les rejoindre : me levant, j'enfilai précipitamment mes vêtements dans le noir. Tandis que je boutonnais ma chemise, j'entendis soudain un bruit terrible qui me figea sur place : mon père venait de taper du poing sur la table.

« C'est ainsi, et je refuse d'en discuter davantage ! » dit-il sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

« Je t'en prie, je t'en supplie, Torhal, réfléchis ! » souffla ma mère.

Je traversai lentement la pièce à tâtons, lorsqu'une voix éclata dans ma tête. « *Fuis ! Fenêtre ! Bois !* » Je chancelai sous la surprise. L'urgence contenue dans le message me laissa vidé et nauséeux. Je tentai de retrouver mes esprits en prenant appui sur le rebord de mon lit, tandis qu'une douleur insoutenable commençait à vriller mes tempes. A ma grande honte, je sentis mon corps trembler et saisi d'un haut le cœur soudain, je vomis violemment au pied du lit.

Une deuxième vague déferla dans mon crâne, me coupant le souffle : « *MAINTENANT !* » L'impact fut plus puissant que la fois précédente, plus douloureux aussi. Malgré mes jambes flageolantes, j'atteignis la fenêtre et sautai. Je retombai lourdement sur le sol et, ignorant mes membres endoloris, me relevai aussitôt pour courir en direction du bois. Terrifié, je me terrai dans les buissons. Je ne comprenais rien de ce qui m'arrivait : on venait tout juste de fêter mes 12 lunes, j'étais officiellement devenu un homme. Mon père avait eu l'air si fier de moi lorsqu'il m'avait souhaité bonne nuit... et puis soudain cette querelle qui m'avait éveillé, cette voix étrange, dont la griffe enserrait encore douloureusement mes tempes. Que se passait-il ?

C'est alors que je les vis.

Il y avait au moins une dizaine de torches qui partaient de la demeure familiale et qui s'avançaient en direction des bois... *dans ma direction !*

« *Fuis !* » la voix, encore, presque inaudible cette fois. Mais j'avais trop peur pour bouger. Je restai là, figé, à regarder les lumières approcher. J'entendis bientôt leur discussion mais sans parvenir à les comprendre : ils parlaient un langage, dur et guttural, qui m'était inconnu.

Un craquement à ma hauteur : je cessai de respirer.

Blotti dans ma gangue de verdure épineuse, je me fis tout petit, mais je fus brutalement arraché à mon refuge végétal et soulevé dans les airs. L'homme, ou plutôt le géant devrais-je dire, qui me portait d'une seule main comme si je n'étais pas plus lourd qu'un chaton dit quelque chose qui déclencha l'hilarité générale. C'est la dernière chose dont je me souviens.

II - Le monastère de Tolem

Première nuit.

Je suis mort.

A vrai dire, je n'en suis pas certain. Plongé dans les ténèbres, je suis seul. Autour de moi, rien d'autre que le silence, profond, presque palpable.

Cependant j'ai froid, j'ai faim et j'ai soif... Sensations réelles ou souvenirs, derniers vestiges tangibles de ma vie sur terre ?

J'attends. La mort ne serait-elle donc qu'une attente infinie dans un endroit lugubre ? Je ne m'étais jamais penché sur la question auparavant. A douze lunes on ne pense pas à ces choses là. Comment aurais-je pu imaginer que des étrangers allaient venir m'arracher de la sorte à ma famille.

Je me souvenais de la dispute qui m'avait éveillé, de la voix étrange qui s'était emparée de mon esprit et de ma course effrénée vers les bois, de ma capture enfin. Puis plus rien, juste ce cachot sombre et humide. Je n'ai pas peur pourtant : après tout que pourrait-il m'arriver de pire, ne suis-je pas déjà mort ?

Deuxième nuit.

J'ai dû m'assoupir...combien de temps ai-je dormi ? Autour de moi rien n'a changé. En moi, c'est tout le contraire : la faim et la soif sont devenues intolérables. Mes lèvres sont douloureuses et craquelées et ma langue, desséchée.

Avec l'inconfort viennent les doutes et les questions : je ne sais toujours pas ni où je me trouve ni pourquoi, et encore moins ce que l'on attend de moi.

Je ne bougerai pas.

Troisième nuit.

J'ai soif.

Je me jette sur la paroi et la lèche avec acharnement, pour en aspirer le peu d'humidité qu'elle recèle. Tout à ma quête, j'en oublie les aspérités du mur qui me cisailent la langue au passage et les moisissures qui envahissent ma bouche : qu'importe, je suis tombé sur un mince filet d'eau qui ruisselle le long du mur et cela seul compte.

La soif est toujours présente mais la frénésie qui s'était emparée de moi est retombée. Je me recroqueville et reprends ma place initiale. « Cela ne finira-t-il donc jamais ? »

J'ai crié ces derniers mots espérant vider ma colère mais tout ce qui est parvenu à sortir de ma gorge desséchée, c'est un croassement craintif. Combien de temps peut-on vivre sans manger ?

Je sens l'ombre de la folie planer sur moi, alors pour l'écarter je me raccroche à ma seule certitude : mon nom.

« Solèn, Solèn, je m'appelle Solèn... » Mon incessante litanie se répercute à l'infini contre les murs de ma prison.

Je suis fatigué, si fatigué. Maman ? Maman, aide-moi...

III - Akathal, le Révéléateur

Un soupir désabusé secoua la carcasse du Prêtre Ordonnateur. « Combien de temps va-t-il rester ainsi ? C'est lassant à la fin ! Etes-vous sûr qu'il s'agit du fils de Torhal ? »

Il parlait en marchant et à chacun de ses pas, sa soutane ocre dégageait une forte fragrance d'encens purificateur.

L'homme, assis de dos au miroir central, inclina doucement la tête. Dans la pénombre environnante on ne distinguait pas son visage. Seules ses mains à la blancheur de nacre restaient bien visibles. Posées en évidence sur ses genoux, elles se détachaient, étincelantes et délicates, sur la soutane sombre et revêche. A leur vue, le Prêtre Ordonnateur ne put réprimer un frisson extatique. Elles étaient parfaites : il admira à la dérobée l'élégance des longs doigts racés et finement ciselés, la blancheur éblouissante de leur peau, le scintillement délicat des ongles ovales rigoureusement identiques. Il détourna les yeux, à regret.

Un véritable miracle...songea-t-il avant de se demander si le reste de sa personne était aussi exquise.

Cela, personne n'aurait su le dire car sa longue robe brune ne révélait jamais rien d'autre que ses mains. Lorsqu'elles apparaissaient et s'agitaient pour lancer les pierres de vérité, tous s'arrêtaient de respirer pour admirer leur envol. Envoûtés et immobiles, jusqu'à ce que les pierres ne retombent et que les mains de l'Oracle ne disparaissent dans les replis de sa soutane.

Le Prêtre Ordonnateur secoua la tête pour chasser de son esprit l'obsédante image des fines mains d'albâtre... Il regarda à nouveau le miroir et vit ce qu'il y voyait depuis maintenant trois jours : un enfant terré dans un coin du souterrain murmurant son propre nom à l'infini.

Il soupira à nouveau et tout en gardant un œil sur le miroir, il piocha dans le plateau de fruits posé sur la table, bien décidé à passer agréablement cette interminable attente. Combien de temps faut-il à quelqu'un pour mourir de faim ? Se demanda-t-il avant de croquer dans une savoureuse prune cendrée.

« Vas-tu te taire à la fin, j'aimerais dormir ! »

Je m'éveillai en sursaut : « Maman ? »

« Ta mère ? Et puis quoi encore ! » me répondit la voix devenue moqueuse.

Effrayé, je regardai autour de moi, cherchant à localiser sa provenance.

« Qui es-tu ? Où suis-je ? Où es-tu ?... »

« Oh là, doucement, une question à la fois ! » reprit la voix.

« Qui es-tu ? » demandai-je.

« On me nomme Aoyal. »

Je réalisai alors que je n'entendais pas la voix avec mon ouïe. Elle semblait naître directement dans mon esprit. « Je deviens fou. » pensai-je.

« Ce qui est fou, c'est de rester ainsi sans bouger ! » reprit la voix.

« Mais de quoi parles-tu ? Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que l'on attend de moi... » Les questions se pressaient et se bousculaient dans mon esprit.

Un rire, suivi d'un silence, et puis : « Décidément, tu ne sais pas te limiter à une seule question ! » Un silence, encore.

Je pris peur. Et si la voix ne revenait pas, si je me retrouvais seul à nouveau ?

« Es-tu un garçon ? » reprit alors la voix.

« Evidemment ! » répondis-je précipitamment.

Un rire à nouveau et puis : « Quelle véhémence ! Peut-on savoir ce que tu reproches aux filles ? »

Je restai un moment sans voix « Quoi ? Mais rien, rien du tout ! En réalité, je n'en connais pas vraiment... »

Le rire se fit plus amical : « Avance ! »

Et si c'était un piège ? Je me refermai aussitôt.

J'attendis mais le silence se referma sur moi comme le couvercle sans âge d'un tombeau.

J'ai dû m'assoupir, je me sens très fatigué et étrangement détaché. Ai-je rêvé tout ceci ? Et si je ne l'ai pas rêvé, qui était-ce ? Ami ou ennemi ? Dois-je avancer ? Dans l'incertitude je décidai d'attendre.

La nuit, le silence, encore et encore.

J'ai dépassé le stade de la faim : allongé sur le sol, je me laisse mourir.

« Bouge ! »

La voix. Je me redresse tant bien que mal et répond péniblement : « A quoi bon ? »

« Tu veux donc mourir ici ? »

« Mais qu'est ce que j'ai fait ? » me lamentai-je.

« La question n'est pas de savoir ce que tu as fait mais plutôt de savoir ce que tu sauras faire. Allez, avance ! »

« Je ne comprends rien. » J'étais las, je voulais juste que l'on me laisse tranquille, qu'on me laisse mourir en paix...

« Reste avec moi ! » hurla la voix dans ma tête.

Surpris par le ton, je trouvai encore la force de sursauter.

« Ne coupe pas le contact. » ajouta-t-elle, plus doucement.

C'est donc moi qui avais rompu le lien lors de notre précédente conversation ? Savoir cela me rassura : même si c'était un ennemi, je pouvais me libérer de son emprise à tout moment. Cela me décida : « Qu'est ce qu'il y a là-bas ? »

« Que veux-tu qu'il y ait : des dragons borgnes ? Des tunnels, voilà ce qu'il y a, des milliers de couloirs souterrains, plus sombres et plus humides les uns que les autres. Ils mènent tous à la mort hormis celui qui débouche sur la salle du Prêtre Ordonnateur... mais ne t'inquiète pas, je connais bien ces tunnels, je te guiderai... »

« Qui ça ? »

« Vas-tu avancer à la fin ! » dit la voix, agacée.

« Pourquoi ? » ne pus-je m'empêcher de demander encore.

D'un ton emplis d'exaspération, elle reprit : « Maintenant, ou je te laisse à ton triste sort ! »

Je me levai, pour retomber aussitôt lourdement sur le sol. Mes jambes affaiblies par la faim et le manque d'exercice refusaient de porter le poids de mon corps. Je réessayai et obtins le même résultat alors, furieux contre moi-même et contre le monde entier, je me traînai rageusement sur le sol.

« C'est bien. » fit la voix d'un ton encourageant. Pour la première fois, je ne sentis ni moquerie, ni agacement mais plutôt une sorte d'étonnement respectueux. J'avançai ainsi durant un temps qui me sembla interminable. « Arrête-toi. C'est ici. » Je stoppai net. « Non, ne me laisse pas ! » voulus-je crier mais aucun son ne sortit de ma gorge atrophiée.

De la lumière, un mince filet, là, juste devant moi ! Ce ne fut pourtant pas la faible clarté qui me fit avancer mais l'appétissant fumet de nourriture qui me parvenait. Je me mis à ramper vers elle, lentement d'abord, puis comme un forcené, la salive coulant sans retenue le long de mon menton.

« Par les Fourches sacrées, quel spectacle affligeant ! » Le Prêtre Ordonnateur se détourna du miroir avec une moue de dégoût.

« Accueillez-le comme il se doit. » ajouta-t-il avant de se diriger prestement vers la porte. La rapidité avec laquelle il parvenait à faire évoluer son corps volumineux était impressionnante.

« Vous ne restez pas ? » La voix mélodieuse de l'Oracle s'était élevée et avait rempli l'espace.

« Je supporte assez mal leur odeur le premier jour, j'ai l'estomac fragile, vous le savez bien... » répliqua le prêtre en s'éclipsant prestement. Dans l'ombre de sa capuche, Akathal sourit.

Il se leva et la porte dérobée s'ouvrit. Agressé par la luminosité soudaine, l'enfant, aux coudes sanguinolents, se recroquevilla, protégeant tant bien que mal ses yeux.

Une fois de plus la voix chantante de l'Oracle s'éleva : « Bienvenue au Monastère de Tolem, Fils de Torhal et de Slhel. Ta vie véritable commence à compter de ce jour. » Puis, se dirigeant vers la sortie, il ajouta à l'encontre des gardes qui se tenaient immobiles devant l'entrée principale : « Emmenez-le en salle de soins. »

Des mains rudes me saisirent sans ménagement. On m'arracha mes vêtements pour me plonger ensuite dans un bain bouillant. Incapable de réagir, encore aveuglé par la lumière et exténué par les privations, je me laissais faire, partagé entre la douleur et l'humiliation. Des doigts impatients me saisirent à nouveau. Je fus séché à la hâte, on m'enfila des habits rêches et durcis par le froid, puis on tenta de me faire avaler de force un bouillon insipide. Ma gorge était tellement sèche que je fus incapable de déglutir. La moitié du liquide coula hors de ma bouche

pour se répandre sur mes affaires propres, l'autre, fut rapidement expulsée par mon estomac rétréci après plusieurs jours de jeûne.

On me jeta sur une paille et je sombrai dans une inconscience salvatrice. Je ne saurais dire combien de temps je restai ainsi prostré. De temps à autre j'émergeais et saisisais au passage des bribes de conversations émanant d'une pièce voisine, mais le langage utilisé m'était inconnu et mes paupières tuméfiées refusaient de s'ouvrir.

« Combien de temps encore avant qu'il ne se remette ? » demanda le Prêtre Ordonnateur d'un ton agacé. « Il ne sera jamais prêt à temps pour la Cérémonie ! Qu'allons-nous faire ? Les Serviteurs de Tolem sont au complet, nous ne pouvons retarder la Révélation ! »

« Il sera prêt. » Akathal s'était exprimé, comme à l'accoutumée, d'une voix légère et sereine. « Il l'est déjà, simplement il ne le sait pas encore. » Sur ces mots, il pivota sans bruit et disparut par la porte principale.

Le Prêtre Ordonnateur sursauta : il ne s'habituaît pas aux apparitions et disparitions soudaines d'Akathal. Il fronça les sourcils : bien sûr, personne ne pouvait mettre en doute la parole du Révéléateur, pourtant quand on regardait cet enfant chétif on ne pouvait que douter de son rétablissement. D'autant que le gamin n'y mettait vraiment pas du sien. Non vraiment, ce petit ne lui inspirait rien de bon. Il haussa les épaules et pour tromper son exaspération croissante, croqua dans une pâtisserie ruisselante de miel. La nouvelle cuisinière était d'une rare laideur mais il devait admettre que jamais auparavant il n'avait goûté à de tels délices. Il suçça goulûment le jus sucré dégoulinant sur ses doigts. Rasséréiné, il poussa un soupir satisfait et se saisit d'une nouvelle douceur.

Plongé dans le noir, je flotte. Autour de moi tout n'est que silence et plénitude. Le temps s'est arrêté, plus rien n'a d'importance. « Je me sens bien. » à peine avais-je formulé cette pensée qu'elle prit soudain la forme d'une grosse bulle irisée. Je la regardai flotter autour de moi : se tordant, s'allongeant, dansant dans les airs, légère et aérienne, pour finalement disparaître au loin. « Comme c'est beau ! » m'exclamai-je et aussitôt une nouvelle bulle chatoyante se forma et commença à s'étirer doucement. Je me sentais si léger, peut-être n'étais-je plus moi-même qu'une bulle lumineuse dansant dans les limbes de l'oubli ?

Tout à coup une douleur me transperça, m'arrachant à ma douce inconscience. Je savais très bien ce qu'elle signifiait, cette souffrance.

C'était la vie qui me rappelait à elle. Mais je ne voulais pas, ce que je voulais, c'était rester ainsi, à tout jamais, suspendu entre deux mondes. Je la repoussai de toutes mes forces : en vain. Tenace et sournoise, elle s'insinuait en moi. Plus je tentais de l'ignorer et plus elle semblait prendre de l'ampleur. Autour de moi tout se mit à trembler, à se disloquer, des pans entiers se mirent à disparaître. « Noon, non, je ne veux pas ! »

Mon cri fut vain : je ne pouvais rien faire, il n'y avait plus autour de moi rien de solide à quoi me raccrocher. De guerre lasse, je cessai de lutter. De mon nouvel environnement, je ne perçus d'abord que les sons. Vinrent ensuite les odeurs, puis les sensations, toutes plus désagréables les unes que les autres : la faim tenaillant mon estomac, ma bouche pâteuse, les draps rêches contre ma peau encore à vif, le tiraillement des croûtes formées sur mes genoux, mes coudes et mes avant-bras, le souvenir humiliant et douloureux de ma capture.

Il devait faire jour car autour de moi on s'affairait : les portes claquaient, des gens entraient, sortaient, s'interpellaient. Dans toute cette agitation personne ne semblait se rendre compte que j'avais repris conscience. Ne percevant aucun bruit dans la pièce où je me trouvais, je tentai d'ouvrir discrètement un œil. A ma grande surprise, ma paupière se souleva sans opposer de résistance. La fenêtre, si toutefois il y en avait, devait être recouverte de tissus car seule une lumière atténuée entraînait dans la chambre ménageant ainsi ma rétine sensible. J'ouvris alors le second et attendis de m'accoutumer à la luminosité environnante avant de commencer à explorer du regard la pièce dans laquelle je me trouvais : elle était sobre, voire austère, mais propre. Sur les murs de pierres, trônaient quelques cadres représentant des portraits anciens. Une similitude me frappa : tous portaient autour du cou un médaillon marqué d'un étrange symbole. Ma vue confirma ce que mon ouïe avait perçu : j'étais, du moins apparemment, seul dans la pièce.

Aucun tapis ne recouvrait le sol et hormis le lit sur lequel je me trouvais et une simple chaise en bois, je ne vis aucun mobilier supplémentaire.

Un léger grincement interrompit mon observation : la porte s'ouvrait.

J'entrefermai aussitôt les yeux pour paraître assoupi, mais bandai mes muscles, prêt à saisir toute opportunité de fuite. Entre mes longs cils, je vis entrer une silhouette inquiétante. Un homme, à en juger par sa haute taille et ses épaules carrées, mais son ample soutane et la capuche rabattue sur son visage ne me permettaient pas d'en être sûr.

J'attendis qu'il s'approche du lit, mais, comme s'il avait perçu mon intention, il resta près de la porte. L'idée qu'il me sache éveillé me mit mal à l'aise.

C'est alors que j'aperçus ses mains. J'en eus le souffle coupé : je n'avais jamais rien vu de tel. D'une blancheur irréaliste, elles avaient une finesse féminine et dégageaient une douceur familière et rassurante qui me fit aussitôt penser à ma mère. Malgré moi, les larmes affluèrent aux bords de mes paupières mi-closes.

Lorsque la silhouette prit la parole, sa voix se matérialisa dans les airs, cristalline et aérienne. J'eus l'étrange impression que les sons ne provenaient pas de la forme humaine qui se tenait dans l'embrasure de la porte mais qu'ils étaient déjà présents dans l'air, et que la silhouette se contentait pour parler, de les assembler par un phénomène que je ne m'expliquais pas.

Je ne bougeais pas, captivé par la musicalité de la voix, puis les mots prirent sens et je réalisai qu'il parlait ma langue !

« Demain aura lieu la Cérémonie de la Révélation, tes questions trouveront alors leur réponse. Repose-toi car demain tu naîtras pour la seconde fois. »

Avant que je puisse réagir la silhouette avait disparu. L'avais-je rêvée ? Étais-je encore sous le coup de la fièvre ?

Qu'entendait-il par « Tu naîtras pour la seconde fois ? » Je fermai les yeux. Trop de changements, trop de mystères. Une chose pourtant était claire dans tout cela : s'ils avaient voulu me tuer je ne serais pas là, dans cette chambre, à me reposer. Je ne savais toujours pas pourquoi j'avais été brutalement arraché à mes parents, ni pourquoi j'avais été ensuite abandonné dans ces souterrains lugubres, mais à en croire mon étrange messager il me suffisait de patienter jusqu'au lendemain pour obtenir des réponses à mes questions. Sa suggestion semblait sage, aussi décidai-je de la suivre.

Un peu plus tard, j'entendis un pas lourd approcher de la porte et s'arrêter soudain. Un coup sec fut frappé et une dame aux formes plantureuses entra dans la pièce, un plateau fumant sur les bras. Je n'avais encore jamais vu pareille corpulence. Ses gros bras boudinés étaient aussi blancs que ses joues étaient roses. Elle n'était pas belle avec ses cheveux raides et ternes, qui s'échappaient en petits paquets filasse de son bonnet de toile, son nez trop grand et ses yeux bruns saillants mais ses formes généreuses et son sourire chaleureux dénué de malice lui donnaient un air maternel accueillant qui me la rendit immédiatement sympathique.

Elle parla : « Mange petit, tu as besoin de force ! »

Je la regardais fixement : je ne comprenais pas sa langue mais l'odeur appétissante qui s'échappait du plateau était une invitation suffisamment claire. Je me mis à saliver malgré moi.

Voyant mon regard avide elle eut un sourire réjoui et posa le plateau sur le lit. D'un geste de la main elle m'invita à manger. Je ne me fis pas prier : je me saisis du pain de seigle d'une main et de l'autre, enfournai dans ma bouche une énorme cuillerée de ce qui semblait être un ragoût de mouton.

La grosse femme hocha la tête d'un air satisfait. Faisant demi-tour, elle parvint, je ne sais comment, à faire sortir sans la moindre difficulté son opulent postérieur par l'étroite porte de la chambre, mais j'étais bien trop occupé à nettoyer mon assiette pour m'appesantir sur le phénomène. Après avoir aspiré la dernière miette de pain, je posai à regret le plateau sur le sol. Ce repas venait à point et j'en aurais volontiers mangé davantage si j'avais pu. Personne ne vint récupérer les reliefs de mon repas, aussi me contentai-je de somnoler en écoutant d'une oreille distraite les bruits environnants.

« Tu dors ? »

Je sursautai : c'était la voix !

« Pas vraiment. »

Un rire moqueur me répondit : « Bien sûr. »

« C'est quoi la cérémonie de la révélation ? » m'entendis-je demander.

« Pas besoin de révélation pour toi, ton destin est clair, tu es un Questionneur, doublé d'un goinfre et d'un paresseux ! »

Vexé, je ne répondis rien.

« Tu verras bien demain ! Bon, je dois y aller, je n'ai pas le temps de traîner au lit, moi. »

« Attends ! » Trop tard, la voix avait disparu aussi soudainement qu'elle était apparue.

IV – Révélation

Le lendemain lorsque la porte s'ouvrit, c'est un guerrier qui entra. Vêtu de cuir noir épais il arborait un glaive à la ceinture. Au bout d'une cordelette tressée, une arbalète se balançait doucement à son épaule.

« Debout ! » aboya-t-il. C'est du moins ce que je devinai à la manière dont il s'adressa à moi dans son étrange langage. Il n'avait pas l'air commode aussi obtempérai-je rapidement. Une fois hors du lit, je vacillai et me rattrapai in-extremis au montant de ce dernier. Le garde ne fit pas un geste pour me soutenir. Je sentis même, dans son regard, du mépris à mon égard. J'enfilai à la hâte les vêtements vraisemblablement déposés à cet effet sur la chaise et le suivis tant bien que mal dans le dédale des couloirs. Il avançait vite sans se soucier de moi. Il n'était pas grand, pourtant ses enjambées me paraissaient immenses et je devais trotter à ses côtés pour ne pas me laisser distancer. Les couloirs étaient sombres, éclairés par de simples bougeoirs muraux, mais sentaient bon la cire chaude. A nouveau je vis des portraits, tous arboraient à leur cou l'étrange médaillon.

Nous débouchâmes sur une porte de bois massif, immense. Elle s'ouvrit lourdement à notre arrivée. Nous entrâmes et je découvris avec stupéfaction un gigantesque amphithéâtre richement décoré. Sur les gradins du haut se tenaient des hommes vêtus de robes brunes tandis que sur les deux premiers gradins se tenaient un peu plus d'une dizaine de garçons vêtus, tout comme moi, d'une tunique et d'un collant vert émeraude. Le garde me poussa jusqu'au premier gradin : l'un des garçons me fit une place et je m'y coulai le plus discrètement possible. A la dérobée j'observai mon voisin : un peu plus grand que moi, il se tenait droit. Ses cheveux étaient noirs et bouclés, sa peau était blanche et ses yeux, rivés sur la scène vide, étaient d'un bleu profond, aussi foncés que de l'encre. Je regardai autour de moi : les moines comme les enfants regardaient tous fixement l'estrade au centre de laquelle se dressait une table de marbre blanc. « Qu'attendaient-ils donc ? » me demandai-je.

Soudain la porte s'ouvrit et une procession de moines entra. A sa tête, se tenait un homme aussi haut que large : comme les autres, il était vêtu d'une soutane mais, contrairement à celle de ses confrères, elle était de couleur ocre. Le doux bruissement de tissu à chacun de ses pas trahissait la qualité de ce dernier, tout comme les bagues scintillantes ornant ses doigts potelés témoignaient de l'importance du personnage.

« Le Prêtre Ordonnateur » murmura d'un ton respectueux mon voisin. L'homme brandissait une sorte de sceptre orné du même symbole que les médaillons peints sur les portraits. Derrière lui des hommes encapuchonnés et vêtus de robes sombres avançaient en silence. Ils s'arrêtèrent devant la scène : le Prêtre Ordonnateur monta en premier, empruntant l'escalier central. Ses acolytes se scindèrent alors en deux groupes distincts. Ils le rejoignirent grâce à de petites marches situées de part et d'autre de l'estrade et vinrent se poster en demi-cercle derrière lui.

Posant le sceptre sur la table de marbre, le prêtre prit la parole :

« Bienvenue au monastère de Tolem. Merci à vous, mes frères, d'être venus si nombreux accueillir les futurs Gardiens des Hautes Terres. Bienvenue à vous jeunes héritiers, venus honorer la promesse de nos anciens. En tant que premier enfant mâle d'un clan des Hautes Terres, vous êtes tous promis à un avenir hors du commun. Ceux d'entre vous qui survivront à leur apprentissage auront l'honneur de rejoindre la garde privée de Tolem, Vous serez les Gardiens, les Hauts Protecteurs du Cercle Sacré des Hautes Terres. Ainsi en ont décidé les anciens, ainsi en a décidé votre sang. Soyez braves et affrontez votre destin sans crainte, mais n'oubliez pas, seuls les plus méritants d'entre vous auront l'honneur de servir les Hautes Terres. » Se tournant vers les moines derrière lui, il ajouta d'un ton théâtral : « Que la révélation commence ! » Un murmure d'approbation traversa l'assistance.

Une silhouette s'avança et je reconnus immédiatement l'homme qui était entré dans ma chambre la veille. Un silence religieux emplissait l'amphithéâtre. Nous étions tous immobiles, les yeux rivés sur le Révélateur.

« Que Xéren, fils de Ptolès et Lénaén s'avance. » énonça-t-il et je fus, une fois de plus, frappé par l'étrange musicalité de sa voix. Elle était extrêmement douce et pourtant, malgré la taille de la salle, on n'entendait qu'elle.

Un garçon s'avança. Il avait les cheveux presque blancs à force d'être blonds, et des taches de rousseur si nombreuses qu'il en avait la peau mate. Il semblait grand pour son âge mais avançait de manière hésitante. Comme il arrivait à hauteur de la scène, le Révélateur lui fit signe de s'arrêter, de sa belle main blanche. Nous suspendîmes tous notre souffle : soudain plus rien d'autre ne comptait hormis cette main magnifique se saisissant d'un gobelet de cuivre. Une deuxième, aussi extraordinaire que la première apparut alors et le recouvrit d'un geste délicat. Elles s'envolèrent toutes deux comme deux oiseaux exotiques et tous les regards les suivirent d'un même mouvement, hypnotisés

que nous étions par leur étrange ballet. Elles s'agitèrent prestement et retournant soudainement le godet, elles en libérèrent le contenu qui vint s'écraser avec fracas sur la plaque de marbre.

L'Oracle consulta les pierres étalées sur la table et fit son annonce dans un silence de mort : « Fils, ta force n'aura d'égal que ton courage : Gardien de premier rang, tu seras. » Un murmure respectueux agita l'assistance tandis que le jeune garçon était conduit sur la droite de l'estrade.

« Que se passe-t-il ? » murmurai-je dans un souffle.

« Chut ! » répondit mon voisin avant d'ajouter à mi-voix : « Il existe trois cercles, seuls les Hauts Potentiels entrent dans le premier, qui forme l'élite des Gardiens. »

La cérémonie poursuivit son cours : l'Oracle nous appelait un à un, interprétait le jet de pierres et annonçait notre rang. Un scribe notait tout dans un parchemin. J'étais fatigué de voir défiler des inconnus. A quoi servait donc tout ceci ? Cela faisait des lunes et des lunes qu'il n'y avait pas eu de guerres sur nos terres, hormis quelques querelles de voisinage entre clans. Pourquoi mon père ne m'avait-il pas dit qu'un jour je devrais me battre pour protéger les Hautes Terres ? Pourquoi ne m'avait-on jamais parlé de ce monastère ? Notre territoire comptait quinze clans, chacun avait son territoire mais un traité nous unissait : aussi, en cas de disette ou de fléaux, les clans s'entraidaient-ils. Pour parachever cette alliance, des mariages entre clans étaient régulièrement organisés.

Soudain, un nom me tira de ma réflexion : on venait d'appeler Aoyal. Ce nom m'était familier. N'était-ce pas celui de la voix dans le tunnel ? Je regardai avec curiosité le garçon qui s'avavançait vers l'Oracle. Il était beau : grand et svelte, on le devinait agile à la manière souple et déliée dont il se mouvait. Brun, les cheveux qui bouclaient dans le cou, le nez fier et droit, le front haut et aristocratique, il avait les yeux d'un noir tellement profond qu'iris et pupille ne semblaient former qu'un. En passant, il eut un clin d'œil discret dans ma direction. Je rougis : avait-il surpris mon regard, ou pire encore : avait-il entendu mes réflexions à son égard ?

Cette fois j'écoutai la révélation avec attention. Avant de se prononcer, le Révélateur considéra les pierres un instant puis hocha de la tête. Bien que son silence n'ait duré qu'une fraction de seconde, la tension était montée d'un cran dans l'assemblée.

« Fils, tes talents d'orateur et de guerrier feront de toi un homme légendaire et ce bien au-delà des Hautes Terres. Gardien de Premier Rang, tu seras. » annonça-t-il.

Aoyal fut conduit, sous le murmure admiratif de l'assemblée, sur la droite de la scène où attendait déjà Xéren et je me surpris soudain à souhaiter faire partie du cercle des Hauts Potentiels.

La cérémonie se poursuivit. Je tentai de communiquer avec Aoyal mais ce fut peine perdue, il resta sourd à mes appels. Il semblait captivé par les annonces de l'Oracle. Rapidement la plupart des enfants se retrouvèrent sur le côté gauche de la scène, futurs Gardiens de troisième rang, les lignes de front en quelque sorte, pensais-je. Un autre groupe comportant trois jeunes se tenait sur le devant de la scène, les Gardiens de deuxième rang.

« Solèn ! » Je sursautai : c'était mon nom qui venait d'être prononcé. Comme les autres avant moi, je m'approchai de lui, tentant d'ignorer les regards qui pesaient sur moi. Je me trouvais devant le révélateur, dont le visage, malgré notre relative proximité, restait invisible dissimulé dans l'ombre de sa capuche rabattue. Il jeta les pierres et je les regardai tomber sur la table. Au lieu de s'éparpiller, elles retombèrent en un tas unique et compact. Il y en avait dix : cinq blanches et cinq noires. Pour la première fois depuis le début de la cérémonie, l'Oracle hésita. Contre toute attente, il se saisit des pierres et les lança à nouveau. Partagés entre la stupeur et l'effroi, les membres de l'assistance retinrent son souffle. Les pierres tombèrent et à ma grande stupéfaction se retrouvèrent dans une configuration rigoureusement identique. Brisant le silence pesant qui s'était installé le Révélateur releva la tête et fit son annonce : « Mes frères, cette lune est exceptionnelle car en plus de futurs Gardiens prometteurs elle nous a fait don d'un Furtif ! Fils, Gardien tu ne seras pas mais les Hautes Terres néanmoins tu serviras. » Telle fut ma révélation. Que signifiait-elle ? Je n'en avais pas la moindre idée. Au lieu du murmure habituel, un brouhaha diffus accueillit l'annonce. L'Oracle éleva sa main d'albâtre et aussitôt le silence se fit.

Le Prêtre Ordonnateur s'avança et prit la parole : « Il est temps de se restaurer pour vous mes frères, comme pour nos futurs Gardiens. » A ces mots, les moines se levèrent et se dirigèrent sagement en file indienne vers la sortie. En d'autres circonstances, j'aurais sans doute trouvé cela amusant de les voir défiler ainsi en rang d'oignon, mais de là où je me trouvais la scène m'apparut plutôt sinistre. Un garde m'entraîna et je dus suivre les autres jeunes.

Finalement, nous nous retrouvâmes tous dans un réfectoire immense. Il n'y avait pas de fenêtres mais des vitraux aux tons ocre, rouge et brun. Et bien que le plafond fut haut, et que tous les chandeliers aient été allumés, la pièce restait relativement sombre. Des tablées rectangulaires occupaient toute la salle et cinq grandes tables, situées sur une estrade, surplombaient l'ensemble. Les moines s'animèrent enfin et s'assirent dans un joyeux désordre. Les conversations à bâtons rompus envahirent la salle et je me sentis d'autant plus à l'aise que des effluves appétissants nous parvenaient des cuisines. Les plats arrivèrent comme par enchantement et chacun commença à manger.

J'avais faim et je dévorai avec appétit et reconnaissance le pain et le jambon fumé que l'on nous servit. Occupé à cette noble tâche, je ne prêtai guère attention aux autres. J'allais entamer l'agneau lorsque mon voisin de table me donna soudain un coup de coude dans les côtes. Sous l'effet de la surprise je faillis m'étouffer, ce qui eut pour effet de déclencher son hilarité. Comme je me tournais vers lui, prêt à en découdre, il me désarma d'un sourire : je réalisai alors avec stupeur que le plaisantin n'était autre qu'Aoyal.

J'avalai tant bien que mal ma bouchée et murmurai : « C'était toi, la voix dans les tunnels ? »

« Je ne vois pas de quoi tu parles. » répondit-il, un sourire narquois démentant ses propos. « Ne remarques-tu donc rien, Furtif ? » ajouta-t-il d'un air espiègle.

« Je m'appelle Solèn ! » bougonnai-je.

« Et bien Solèn, que vois-tu ? » reprit-il.

Je le regardai interloqué, décidément, je ne comprenais rien à cet étrange personnage et à ses questions mystérieuses : « Je vois... des hommes... euh... des hommes qui mangent. » Ma remarque le laissa médusé un court instant puis un sifflement moqueur s'échappa de ses lèvres.

« Laisse-moi ! » dis-je, en lui tournant le dos.

Il se pencha et je fus malgré moi légèrement troublé lorsque ses lèvres, si proches qu'elles frôlèrent mon oreille, me murmurèrent « Dis-moi, Furtif, sais-tu pourquoi à cette heure nous faisons tous ripaille, tous... hormis le Grand Prêtre et l'Oracle ? »

Comme je me retournais pour le regarder, il se recula et ajouta en plissant les yeux. « Tu es spécial Solèn, je l'ai tout de suite senti, dès qu'ils t'ont amené. »

Je me détournai à nouveau, frissonnant sous son étrange regard, et une fois de plus je me demandai intérieurement s'il s'agissait d'un ami ou d'un ennemi. Se jetant sur son repas, il m'ignora ensuite royalement et j'en fis autant.

« Et qu'est-ce, au juste, un furtif ? » demanda le Prêtre Ordonnateur en se tournant de toute sa corpulence vers le Révélateur.

Le conseil s'était réuni en hâte à l'issue de la Cérémonie et tous attendaient avec impatience la réponse de l'Oracle. Ce dernier hésita un court instant avant de répondre : « Par deux fois, les pierres sont restées muettes... »

Les membres du conseil levèrent simultanément un regard curieux et attentif en direction du Révélateur, attendant une explication. Contrairement aux autres, l'Oracle n'était pas assis, il arpentait la pièce de long en large en proie à une inhabituelle fébrilité.

« Pourriez-vous être plus explicite ? » demanda le Prêtre Ordonnateur, exprimant ainsi à haute voix la question que tous se posaient.

Akathal interrompit sa déambulation : « Jamais pareille chose ne s'est produite auparavant. Les pierres de lune n'ont pas parlé ! Elles sont restées muettes, et ce, à deux reprises ! » Oublieux de l'assemblée suspendue à ses lèvres, une étrange chaleur altérant sa voix, il poursuivit comme pour lui-même : « Comment interpréter leur silence ? Le petit n'a-t-il aucun don, les a-t-il tous ? A moins qu'il ne soit pas un premier fils de sang, ce qui expliquerait le silence des pierres... Se pourrait-il que son destin ne soit pas écrit, les pierres ne peuvent-elles le déchiffrer ou ne veulent-elles pas le révéler ? Tant de possibilités... »

Les membres se tournèrent alors simultanément vers un homme, en bout de table. Bien qu'assis, il surplombait l'assistance de sa haute stature : il ne portait pas de robe brune mais une épaisse cote de cuir et une barbe broussailleuse lui dévorait tout le bas du visage. Il fit un signe de dénégation et dit d'une voix bourrue :

« Impossible, Solèn est le portrait craché de son père et il est fils unique. Il est à n'en pas douter un premier fils de sang. »

« Alors il n'aurait aucun don... cela ne fait que confirmer mon premier ressenti à son égard. » dit le Prêtre Ordonnateur d'un ton pincé.

« Qu'allons-nous en faire ? » demanda l'homme à la cote de cuir.

Avant que le Prêtre Ordonnateur ne puisse répondre, le Révéléateur intervint : « J'aimerais assurer son apprentissage, il fera un excellent serviteur de l'ombre qui assisterait les Gardiens dans leur tâche : ce sera là le rôle du premier Furtif de Tolem. » Et cela me donnera l'occasion d'étudier cet étrange enfant, pensa-t-il en lui même.

Cette assertion laissa un instant l'assemblée sans voix. Puis, un à un, les moines présents acquiescèrent.

Le Prêtre Ordonnateur eut une moue dubitative : « Etes-vous sûr qu'il n'y a là aucun risque ? Il pourrait juste disparaître, ce ne sera pas le premier fils de clan mort en formation... et cela éviterait le déshonneur à sa famille. Imaginez son père lorsqu'il apprendra avoir engendré un aîné indigne d'être Gardien ! »

Un moine prit la parole : « L'Oracle a parlé. Nous, plions-nous à sa vision ? » Les autres moines levèrent la main, en signe d'assentiment.

Si le Prêtre Ordonnateur en fut agacé, il n'en laissa rien paraître. D'un geste théâtral, il leva la main à son tour.

Ils se levèrent et tous, hormis l'Oracle, se dirigèrent vers le réfectoire pour faire honneur aux frères venus des monastères voisins. Intérieurement le prêtre fulminait mais il n'allait pas laisser cet avorton sans importance gâcher la plus importante cérémonie du monastère. Lorsqu'il pénétra dans le réfectoire, il fut accueilli par une acclamation et à la vue des mets délicats qui l'attendaient, son humeur se radoucit immédiatement. La cuisinière s'était surpassée : tandis que les enfants terminaient leur repas et se dirigeaient vers les dortoirs, les moines entamaient une succulente tourte au saumon qui fut aussitôt dévorée et qui laissa place à un mijoté de sanglier aux cèpes et aux marrons.

Le vin coulait à flot et bientôt tout le réfectoire fut rempli d'une humeur joyeuse.